



DOSSIER

Vivre la miséricorde...

À l'appel du pape François, toute l'Église questionne sa foi et ses pratiques sous l'éclairage de la miséricorde. C'est l'occasion pour chacun de se recentrer sur l'essentiel... Pour nourrir notre méditation, les contributions sont nombreuses, pourtant notre conviction est qu'un tel sujet ne s'épuise pas. Dieu, dans sa miséricorde, se penche sur l'homme pour le relever de sa condition de pécheur, pour le pardonner et le restaurer dans sa condition de fils. Notre Dieu entend les cris, voit la misère et connaît les angoisses de ceux qui sont en servitude (Ex 3, 7).

Le présent dossier privilégie ce second aspect de la miséricorde, dans la mesure où la « diaconie de la charité » colore fortement le ministère diaconal, sachant aussi que l'œuvre de miséricorde de Dieu se réalise toujours par des médiateurs dont la motivation n'est pas seulement de secourir le frère dans le besoin, au nom de la fraternité humaine, mais également d'être « la main de Dieu ».

Le père Gilles François propose d'habiter le service avec un cœur et un regard de miséricorde, à l'école de Madeleine Delbrêl. Poète, assistante sociale, mystique, Madeleine Delbrêl nous invite à plonger dans le cœur de Dieu, afin que notre manière d'être « service » soit celle de Dieu.

Les différents témoignages de prêtres, diacres et laïcs montrent combien cet enracinement spirituel nourrit le service du frère et permet à la miséricorde de Dieu de prendre les pauvres par la main pour les aider à se lever.

Tous les témoignages montrent que celui qui prête sa main au Seigneur éprouve lui-même, dans l'exercice même de son service, la bienveillante miséricorde de notre Dieu.

Dossier préparé par Gabriel de Sevin et Gérard Gorthcinsky

À L'ÉCOLE DE MADELEINE DELBRËL

Comment envisager le service avec un cœur et un regard de miséricorde?

Le père Gilles Francois est prêtre du diocèse de Créteil et directeur au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Il est depuis longtemps un expert reconnu de Madeleine Delbrël, au point qu'il lui a été confié d'être le postulateur de sa cause en béatification. À partir d'extraits de textes de celle qui fut poète, assistante sociale, mystique, il invite à questionner la manière de vivre le service...



P. Gilles Francois

La vie et les écrits de Madeleine Delbrël (1904-1964) témoignent d'une profonde unité intérieure source d'un grand élan missionnaire. Elle fut façonnée par Dieu à travers une conversion à l'âge de 19 ans et un engagement durant plus de trente ans à Ivry-sur-Seine, commune ouvrière et industrielle au sud de Paris. Rien ne se fit en un jour; cependant ses écrits, dès le début, témoignent d'une personne très expérimentée.

Elle voulut rejoindre une population « incroyante et pauvre »¹, selon sa propre expression. Mais elle ne savait pas qu'en arrivant à Ivry-sur-Seine, elle allait habiter à la « Mecque » du Parti communiste français, la circonscription électorale de Maurice Thorez, son secrétaire général, la commune modèle du marxisme municipal. Elle sut discerner avec finesse: « Ils ont tellement besoin qu'on les aime sans aimer ce qu'ils aiment », écrivait-elle à un ami prêtre. Et de préciser avec humour: « Dieu

n'a pas dit: tu aimeras ton prochain sauf les communistes. »

Pour essayer de la connaître un peu dans son itinéraire, voici, entre autres, un petit épisode significatif. Un jour, une « clocharde », comme on disait à l'époque, se faisait soigner à la maison par une des équipières de Madeleine. Celle-ci défit soigneusement le bandage et voulut regarder la plaie: pas de plaie! Madeleine et elle se concertèrent du regard. Elle refit tout aussi sérieusement le bandage qui n'était qu'un stratagème pour attirer la pitié et l'aumône du passant. Commentaire de Madeleine: « Dieu ne nous demande pas d'aimer uniquement les pauvres sympathiques! » La suite de l'histoire raconte que cette femme, fausse blessée, avait aussi besoin de se faire un peu dorloter et d'être soignée d'autres blessures, invisibles celles-là.

Voici maintenant six extraits de Madeleine, disposés comme une sorte de progression pour une révision de vie diaconale. Ils

sont issus d'une expérience plus vaste à laquelle il est possible de se référer, où la miséricorde est au cœur de l'élan missionnaire.

Quelqu'un qui fasse confiance

Voici tout d'abord un extrait, daté de 1942, d'un enseignement de Madeleine Delbrël, assistante sociale. Elle préparait de futures professionnelles, alors qu'elle était encore jeune dans le métier et qu'elle était pourtant la patronne des services sociaux de la mairie d'Ivry depuis 1939. Durant la guerre, les « dépannages inévitables » devaient être aussi nombreux que les détresses! Mais Madeleine ne perd jamais le cap de l'autonomie des personnes.

Il faut faire confiance au destin de chaque être humain. Il faut savoir nier le hasard; croire, là encore, à la valeur des rencontres; et se sentir responsable de telle ou telle famille, quand il se trouve que nous la rencontrons dans un moment de dépannage inévitable. Soyons optimistes pour chaque être humain que nous sommes appelées à aider. Oh! Je sais bien, ce n'est pas facile. Mais il est une chose dont nous devrions toujours nous souvenir, c'est que si l'on voit dans la vie tant de gens qui ont gâché leur existence, c'est qu'ils n'avaient jamais trouvé, par avance,

1. Madeleine Delbrël, *Ville marxiste terre de mission*, éd. Nouvelle Cité, p. 52.



Madeleine Delbrêl discutant avec une enfant dans une rue d'Ivry.

Il faut croire à la valeur des rencontres. [...] Soyons optimistes pour chaque être humain que nous sommes appelées à aider. [...] Si l'on voit dans la vie tant de gens qui ont gâché leur existence, c'est qu'ils n'avaient jamais trouvé, par avance, quelqu'un qui veuille bien leur faire confiance. Faire confiance à quelqu'un, c'est souvent lui rendre confiance en lui

quelqu'un qui veuille bien leur faire confiance. Faire confiance à quelqu'un, c'est souvent lui rendre confiance en lui, c'est le délier.²

Servir, ce n'est pas produire de nouvelles dépendances, c'est faire confiance et délier.

La misère de l'esprit

Madeleine sait aussi que trop d'efforts de son temps se sont focalisés sur le matériel. On disait fréquemment: « Il faut

d'abord donner du pain et un toit aux pauvres; pour le spirituel, on verra après ! » Dans ces trois extraits de *La misère de l'esprit*, 1952, Madeleine montre que les pauvres ont, comme tout homme, besoin de vérité et qu'ils ont besoin que leur foi soit servie: « On se scandalise à juste titre que l'activité humaine soit réduite pour des millions d'hommes à des gestes d'automates. On y voit une amputation. Je pense qu'il y a une amputation comparable,

dans ces millions d'intelligences humaines "réduites" à connaître toujours les mêmes parcelles de vérité, limitées à un réel incroyablement restreint. »³ « On a oublié la foi des petits. Les petits ont été laissés seuls, seuls avec la croissance de leur esprit d'hommes, seuls dans un univers où avec des demi-vérités on leur bâtissait des mensonges. Le capitalisme a son prolétariat, mais la vérité a aussi le sien. »⁴ « C'est cette intelligence devenue exclusivement utilitaire, et utilitaire seulement pour une définition limitée du bonheur que j'appelle la misère de l'esprit. »⁵

Dieu est infiniment plus réaliste que tous les meilleurs programmes humains, contre tous les abandons et tous les mensonges dont sont victimes les pauvres. La diaconie ne doit jamais s'enfermer dans des programmes réduits à l'utile, ni réduire la pauvreté à quelques types seulement de pauvreté! Progresser dans ces domaines nécessite une prise de conscience de ses propres pauvretés et, plus fondamentalement, cela appelle une union au Christ devenue vitale, un cœur proche des misères.

Il nous a faits alliance

Car c'est Dieu qui agit. Il nous associe d'une façon particulière, très personnelle et liée d'emblée à tous les hommes: « Il nous a faits alliance. Nous sommes un fait d'alliance divine. Cette alliance chaque messe nous en rappelle l'ampleur totale. »⁶

Madeleine montre que nous ne sommes pas simplement au service de l'alliance entre Dieu et les hommes, situation où il serait tentant de se mettre « au bord » ou « en surplomb ». Cette attitude qui a contribué à rendre la miséricorde péjorative comme quelqu'un qui se pencherait sur

2. Madeleine Delbrêl, *Profession assistante sociale*, éd. Nouvelle Cité, p. 264.

3. Madeleine Delbrêl, *Athéismes et évangélisation*, éd. Nouvelle Cité, p. 78.

4. *Idem*, p. 81.

5. *Idem*, p. 90.

6. Madeleine Delbrêl, *La femme, le prêtre et Dieu*, éd. Nouvelle Cité, p. 205.

la misère des autres, au lieu d'être avec eux. Le sens du service s'approfondit plus intimement, plus vitalement; c'est une question de salut, cause mêlée de tous les hommes. Madeleine le dit encore magnifiquement dans une prière qu'elle écrivit vers 1945-1950 dans un café, Le Clair de Lune, qui se trouvait place d'Italie, à Paris. En voici les premières lignes :

« Vous nous avez conduits
cette nuit dans ce café
qui s'appelle Le Clair de lune.
Vous aviez envie d'y être vous,
en nous, pendant quelques
heures, cette nuit.
Vous avez eu envie
de rencontrer à travers
nos misérables apparences,
à travers nos yeux mal voyants,
à travers nos cœurs
mal aimants,
tous ces gens
qui sont venus tuer le temps.
Et parce que vos yeux s'éveillent
dans les nôtres,
parce que votre cœur
s'ouvre dans notre cœur,
nous sentons
notre faible amour
s'épanouir en nous
comme une large rose,
s'approfondir comme
un refuge immense et doux
pour tous ces gens
dont la vie bat autour de nous.
Le café n'est plus
alors un lieu profane,
ce coin de terre qui semblait vous
tourner le dos.
Nous savons que, par vous, nous
sommes devenus
la charnière de chair
la charnière de grâce
qui le force à tourner sur lui,
à s'orienter malgré lui,
en pleine nuit,
vers le Père de toute vie. »⁷
Nous sommes faits alliance,
à la fois charnière de chair et
charnière de grâce. Pourquoi ?



Notre photo:
portrait
de Madeleine
Delbrèl.

Parce que Dieu a envie d'être lui en nous ! C'est ainsi que se trace l'Histoire du salut de tous les hommes ! Puisse cette conscience nous rendre plus tranquilles devant l'action, et aussi nous donner la patience et l'empathie nécessaires. Madeleine insiste ; elle écrivait à Mgr Achille Glorieux, en janvier 1961 : « Notre condition normale est d'être la jointure du monde et du Royaume des cieux. » Elle dit non pas « à la jointure » mais « la jointure ». Nous sommes alliance, charnière, jointure, ce qui n'est pas de tout repos ! Elle poursuit dans la même note : « Cette situation normale est pour nous un état violent. »⁸ Une jointure, ça bouge, on la fait bouger ! Et ça grince aussi parfois ! Ô miséricorde !

Nous appartenons à ceux qui l'attendent

Madeleine invite à vivre des retournements de perspective. À celui d'être « faits alliance » s'ajoute l'appel à vivre la mission non pas en fonction de nous mais de ceux qui attendent Dieu. Cela nécessite de ne pas répondre à leur place, ni d'interpréter leurs silences ou leurs désintérets éventuels vis-à-vis de Dieu comme une attitude définitive. Madeleine exprime très bien ce cheminement en 1943 dans *Missionnaires sans bateaux* : « La parole de Dieu on ne l'emporte pas au bout du monde, dans une mallette : on la porte en soi, on l'emporte en soi. On ne la met pas dans un coin de soi-même, dans sa mémoire, comme sur une étagère d'ar-

moire où on l'aurait rangée. On la laisse aller jusqu'au fond de soi, jusqu'à ce gond où pivote tout nous-mêmes. On ne peut pas être missionnaire sans avoir fait en soi cet accueil franc, large, cordial, à la parole de Dieu, à l'Évangile. Cette parole, sa tendance vivante, elle est de se faire chair, de se faire chair en nous. Et quand nous sommes ainsi habités par elle, nous devenons aptes à être missionnaires. [...] Une fois que nous avons connu la parole de Dieu, nous n'avons pas le droit de ne pas la recevoir; une fois que nous l'avons reçue, nous n'avons pas le droit de ne pas la laisser s'incarner en nous, une fois qu'elle s'est incarnée en nous, nous n'avons pas le droit de la garder pour nous: nous appartenons dès lors à ceux qui l'attendent.»⁹ La parole de Dieu nous décentre de nous: en allant « jusqu'à ce gond où pivote tout nous-mêmes », elle libère des aptitudes missionnaires, elle crée de nouvelles disponibilités et de vraies libertés pour appartenir « à ceux qui l'attendent ».

La bonté quand elle se fait miséricorde

Madeleine avait besoin d'être consolée. Ses proches en ont témoigné. Rien d'extraordinaire à cela. La douleur rôde au fond de toute vie humaine; la douleur tenaille les prophètes et les pauvres. Madeleine parlait rarement d'elle-même, cependant elle rapporte un épisode de sa vie qui l'a profondément marquée. Alors qu'elle était à l'étranger, « J'ai besoin de bonté, écrit-elle. Il s'est mis à pleuvoir; j'avais faim, les pièces de monnaie qui me restaient fixaient ce à quoi je pouvais prétendre. J'entraï dans un minuscule café qui donnait aussi à manger. Je choisis ce que



La charité fraternelle a toute une part d'elle-même qui est mystère: elle vient de Dieu, retourne à Dieu. La bonté de Jésus-Christ traduit ce débouché dans le mystère. Elle est faite avec des actes d'hommes mais qui sont soumis à des lois qui débordent les possibilités humaines, ce que peuvent concevoir les ambitions humaines



je pouvais acheter: des crudités. Je les mangeai lentement pour les rendre nutritives et pour donner à la pluie le temps de finir. De temps en temps mes yeux s'égoutaient. Mais, tout d'un coup, mes deux épaules ont été prises dans un bras réconfortant et cordial, une voix me dit: "Vous café, moi donner." C'était absolument clair. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé après: c'est une chance car je suis sans goût pour le ridicule. [...] J'étais "l'Étrangère", sans indices d'identité. J'avais besoin de bonté, j'avais même besoin de la bonté quand elle se fait miséricorde. Elle m'a été donnée par cette femme.»¹⁰ Être fait de la même « pâte à misère »¹¹ qu'autrui et en prendre conscience; la misère n'est pas que le péché, elle est aussi de pleurer dans une ville étrangère. Le service n'est jamais un surplomb d'où il faudrait plonger dans la misère d'autrui. Nous sommes plutôt dans une communication, du tact, une conscience de l'exil et de la consolation, qui fait dire à

Jésus: « Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis. »¹²

Déboucher dans le mystère

Nous ne faisons que participer à un petit bout d'une immense trajectoire, celle de la charité qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu. « La charité fraternelle a toute une part d'elle-même qui est mystère: elle vient de Dieu, retourne à Dieu. La bonté de Jésus-Christ traduit ce débouché dans le mystère. Elle est faite avec des actes d'hommes mais qui sont soumis à des lois qui débordent les possibilités humaines, ce que peuvent concevoir les ambitions humaines. Elle est l'amour fraternel de ceux qui croient à un Dieu Père de tous; elle traduit l'amour paternel de Dieu en amour fraternel sans exception, sans limite, sans autre loi ni modèle que Jésus-Christ. »¹³ Nous sommes débordés, c'est une affaire entendue! Nous sommes accordés à l'amour sans limite de notre Père du ciel et à sa miséricorde. Cela est à la taille du Paradis. ▀

Pour approfondir

- Madeleine Delbrèl, *La sainteté des gens ordinaires*, éd. Nouvelle Cité.
- Madeleine Delbrèl, *Humour dans l'amour*, éd. Nouvelle Cité.
- Gilles François, Bernard Pitaud, *Madeleine Delbrèl, poète, assistante sociale et mystique*, (Biographie) éd. Nouvelle Cité.
- Gilles François, Bernard Pitaud, *La miséricorde selon Madeleine Delbrèl, un beau scandale de charité*, éd. Nouvelle Cité.

7. Madeleine Delbrèl, *Humour dans l'amour*, éd. Nouvelle Cité, p. 64-65.
 8. Madeleine Delbrèl, *Athéismes et évangélisation*, éd. Nouvelle Cité, p. 101.
 9. Madeleine Delbrèl, *La sainteté des gens ordinaires*, éd. Nouvelle Cité, p. 89-90.
 10. Madeleine Delbrèl, *La femme, le prêtre et Dieu*, éd. Nouvelle Cité, p. 241.
 11. Gilles François, Bernard Pitaud, *La miséricorde selon Madeleine Delbrèl*, éd. Nouvelle Cité, p. 48.
 12. Jn 15, 15.
 13. *Idem*, p. 233.

Ordonné diacre en 2011, Jean-Patrick Dufetel est aumônier à la prison d'arrêt de Grasse (Alpes-Maritimes). Il témoigne de ce service où, en reprenant les termes du père Gilles François, « *il appartient à ceux qui l'attendent* » parce qu'ils sont en quête d'alliance.

Aider les détenus à se relever



Jean-Patrick Dufetel

Un logo symbolique

Le logo de l'aumônerie nationale des prisons décrit l'action de Dieu, au travers des aumôniers, qui permet à la personne détenue, au départ par terre, sombre, tournée sur la gauche, de se relever progressivement en s'éclaircissant mais aussi de se retourner vers la lumière à l'éclairage de la croix du Christ.



En qualité d'aumôniers, nous avons été missionnés dans ce monde carcéral qui manifeste beaucoup d'espérance et d'aspirations, mais aussi qui traverse beaucoup de douleurs, de craintes et d'interrogations. Comme le pape qui a ouvert la porte de la miséricorde à Rome, aujourd'hui, c'est à notre tour avec les détenus de commencer à approfondir cette miséricorde, celle qui doit embrasser, je dirais même embraser, le monde, jusqu'aux périphéries.

Par cette demande, notre Saint-Père nous prie de rappeler le chemin urgent que nous devons tous emprunter pour rompre les cercles de la violence et de la délinquance, car nous oublions souvent de nous concentrer sur ce qui doit être réellement notre préoccupation : la vie des personnes, leurs vies, celle de leurs familles, celle de ceux qui ont souffert ou qui ont subi cette violence.

La miséricorde divine nous fait percevoir que les prisons sont aussi des univers qui développent des silences et des omissions et qui, de ce fait, provoquent une culture du rejet, de haine. Elles sont l'exemple d'une société qui a cessé de miser sur la vie, d'une société qui a abandonné progressivement ses enfants, d'une société qui fabrique de véritables

« bombes à retardement ». Cette préoccupation de Jésus à répondre aux affamés et aux assoiffés, à ceux qui n'ont pas de toit et aux prisonniers (Mt 25, 34-40) exprime les fondements même de la miséricorde de Son Père. Cela doit devenir notre impératif moral afin de les amener vers les conditions nécessaires pour vivre une meilleure cohabitation, et à terme de les mettre en application dehors pour construire une société qui inclut ses pauvres, ses blessures et être des témoins (surtout eux pour l'avoir vécu), des artisans de paix.

Ouvrir les portes vers l'avenir

Nous devons, nous aussi, en être sur ce plan de vrais témoins, au travers d'une équipe non seulement cohérente et soudée, mais aussi débordante d'amour.

La miséricorde avec eux, c'est de les convaincre de ne pas rester prisonniers du passé, de leur montrer que « les rétroviseurs ne doivent pas être plus grands que les pare-brise ». Il s'agit de leur ouvrir les portes vers l'avenir, le lendemain et croire que les choses peuvent être différentes. La miséricorde avec eux, c'est les inviter à relever la tête vers la lumière et à travailler pour gagner cet espace de liberté désiré, cela en compagnie de Dieu.

Bien sûr, nous savons que ce qui a été fait est fait ; c'est pourquoi nous nous devons de travailler avec eux cette miséricorde.

Même s'ils expérimentent la douleur de la chute, qu'ils sentent le remords à cause de leurs actes. Notre but ultime, c'est qu'ils cherchent à refaire leur vie dans la solitude, du moins loin de leurs anciennes fréquentations, mais surtout en liaison avec Dieu. Même s'ils ont connu la force de la douleur et du péché, il ne faut pas qu'ils oublient qu'ils ont à leur portée la force de la résurrection, la force de la miséricorde divine qui est là pour renouveler toute chose. Forts de ce développement personnel et spirituel, ils pourront affronter ensuite un autre volet : celui de partager avec les autres leur expérience, afin qu'ils puissent à leur tour tirer profit de ce qu'ils auront pu exprimer dans leurs mots et qui à terme devrait aider à briser le cercle de la violence et de l'exclusion. Pour moi, celui qui a affronté la douleur jusqu'au plus haut point et qui a vécu « l'enfer » peut ou même doit devenir prophète dans la société.

Le ministère auquel nous avons été appelés par le Seigneur fait réellement partie prenante de la relation que nous avons avec lui. Car dans ce service de l'accueil, de l'écoute, de l'accompagnement de la personne détenue, c'est l'illustration d'une véritable diaconie de la charité. Nous buvons à la coupe du Christ, qui nous associe à sa passion, à sa mort vécue et cela dans la souffrance, du détenu comme celle de leurs victimes. Et c'est pour cela que nous voyons combien cette compassion n'est pas seulement une notion affective, ni même un simple geste en humanité, mais surtout la manifestation de la compassion du Christ, ce qui vient colorer fortement notre ministère diaconal. ▀

Dealer de vie

Ordonné prêtre en 1978, tout en ayant des responsabilités en paroisse, le père Pierre de Parcevaux occupe la majeure partie de son temps auprès des toxicomanes. Il a choisi comme devise sacerdotale, cette phrase de saint Jean Chrysostome qui illustre bien la miséricorde du Seigneur : « *La main du pauvre, c'est la banque du Christ.* » Dans son dernier livre *Dealer de vie*, paru aux éditions du Sarment, le père de Parcevaux, nous livre ses quarante ans d'expérience : il nous montre combien il a été l'instrument de la miséricorde de Dieu auprès de ces « blessés de la vie » et de leur famille.



P. Pierre de Parcevaux

Dès le premier jour, en septembre 1970, mon approche fut spirituelle et humaine. Lorsque les jeunes adolescents sont venus me voir en me demandant un soutien, alors qu'ils étaient consommateurs de produits illicites, je me suis d'abord interrogé sur ma disponibilité à les accompagner. Mais, très vite, ils m'ont eux-mêmes rassuré et porté. C'est ce qui me marque le plus souvent dans ce milieu que je côtoie au quotidien et, comme témoin de la miséricorde, je peux citer deux témoignages. J'étais un jour d'accueil dans ma paroisse du XII^e arrondissement de Paris. Un jeune punk âgé de 19 ans voulait rencontrer un prêtre car il partait pour se suicider. Nous avons parlé en toute liberté. Il se disait non croyant et pourtant je sentais en lui une force intérieure, un vrai respect de la vie. Nous nous sommes revus toutes les semaines. Il m'a présenté à tout son groupe. Ma seule difficulté, c'était de sortir avec lui. Avec eux, dans le métro... Nous avions tout le wagon libre. Moi, avec ma croix, cela faisait « tache ». Il me demande alors à découvrir le sens de la prière. Peu de temps après, ce fut l'enterrement de son père : célébration dans ma paroisse, avec tous ses amis. Ce fut un grand moment d'action de grâce, malgré les phrases qu'il avait composées en prière : « *À toi Papa que je n'ai jamais connu, je te demande pardon, il paraît que tu pars pour un ciel étoilé, j'espère que tu seras heureux...* » Après un grand cheminement, il a quitté la consommation et il travaille.

Autre regard : lors d'un week-end de sevrage à l'héroïne avec des jeunes, week-end que j'animais, un jeune me demande à recevoir le baptême. Un peu énervé, je lui réponds : « *Nous sommes à table !* » Mais, devant son insistance, je lui demande de m'écrire un acte de foi. Son témoignage était plus fort que toutes les prières que j'ai pu écrire pendant mon séminaire. Il me redit toutes les phrases

que j'avais pu lui dire et ajoute : « *Ta manière de vivre et de me parler, en tant que prêtre, m'ont témoigné de la miséricorde de Dieu.* » Je demande alors à l'évêque l'autorisation de le baptiser la nuit de Pâques dans ma paroisse du XIX^e arrondissement, s'il était encore vivant — ce qui n'était pas évident vu le nombre de produits qu'il prenait, de journées de réanimation ou de passages en prison. La nuit de Pâques, il était présent avec les membres de La Luciole, l'association avec laquelle je travaille. Au cours de son baptême, une lumière, un cri d'action de grâce ont fait trembler les vitraux de l'église : « *Deo gratias !* »

Les jeunes addicts et leurs parents m'évangélisent sur la dimension de la souffrance

Toutes les rencontres que je peux vivre avec les jeunes *addicts*, avec leurs parents, je les confie à la Vierge Marie, car ils vivent des souffrances énormes, insupportables. Ils m'évangélisent sur la dimension de la souffrance.

Je prie pour tous les trafiquants qui viennent détruire des jeunes vies, en leur proposant — à eux qui sont innocents — de rentrer dans le piège de la dépendance. Seigneur, tu me témoignes, tu nous témoignes de ton sourire miséricordieux, au cœur de nos déserts, de nos fragilités et de nos doutes. Tu nous invites à cheminer et à lutter avec les autres hommes et à ouvrir des brèches sur cette miséricorde que tu nous proposes. Merci pour tout le réseau de prières (prêtres, diacres, consacrés et tous ceux qui nous portent dans le peuple de Dieu) de nous prendre dans la communion des saints. Que la grâce travaille en moi pour que je puisse, si Dieu le veut, continuer à apprivoiser les jeunes dans l'amour de l'Église. ■

Maison de Marthe et Marie: un toit pour accueillir la vie

L'association La Maison de Marthe et Marie a été créée à l'initiative d'une sage-femme, Aline Dard, révoltée d'aider à mettre au monde des enfants qui se retrouvaient sans logement avec leur maman, trois jours après la naissance. Stéphanie Saboly, directrice opérationnelle de l'association, elle-même jeune mère de famille, montre comment, dans la Maison de Marthe et Marie, le service en fraternité est fécondé par un abandon dans les bras de notre Dieu...

Implantées à Paris, Lyon et Nantes, les Maisons de Marthe et Marie accueillent des jeunes femmes enceintes qui sont en difficulté à cause de leur grossesse. Pression à l'avortement, précarité financière, abandon du conjoint, grande jeunesse, les difficultés sont nombreuses, mais ces jeunes femmes font cependant le choix de donner la vie à leur enfant. Les colocations sont des cocons chaleureux, des refuges où règne la bienveillance après des périodes d'errance, d'angoisse profonde, de rejet. Elles y sont accueillies à n'importe quel stade de leur grossesse et jusqu'au neuvième mois de leur bébé. Au cours de leur séjour, elles construisent leur avenir : trouver un logement, se former, trouver un emploi, une place en crèche, etc. Tout est mis en œuvre pour qu'elles vivent cette naissance dans la joie et la sérénité et qu'elles parviennent à l'indépendance avec leur enfant à la sortie. Dans les Maisons de Marthe et Marie vivent également des « volontaires » en mission pour une ou deux années. Marie,

institutrice, Adeline, infirmière, Aurélie qui travaille en communication, ces jeunes actives ont entre 25 et 35 ans et habitent en colocation avec les futures mamans tout en conservant leur emploi en parallèle. Elles sont présentes à tour de rôle le soir et le week-end. Elles sont à l'image de sainte Marthe, tournées vers les mamans afin de les soutenir, les aider et leur faciliter la vie quotidienne, et de sainte Marie, des cœurs ouverts pour laisser passer l'amour de Jésus et le recevoir de ces femmes. Elles sont avant tout des amies, des sœurs. Chaque jour, les colocataires « volontaires » prennent un temps commun d'accueil du Christ chez elles. Elles se réunissent et se mettent en présence de Jésus. Elles s'occupent de lui, se mettent à son service, puis elles s'assoient à ses pieds pour écouter sa Parole. Elles se lais-



sent alors remplir d'amour pour qu'elles puissent en déborder jusqu'au cœur de leurs sœurs de colocation... manifestant ainsi que c'est la miséricorde de Dieu qui est à l'œuvre.

Actuellement, douze femmes enceintes ou jeunes mamans avec leur bébé et douze volontaires peuvent être accueillies par l'association et nous avons de nouveaux projets de développement à Paris où les candidatures de femmes enceintes sont très nombreuses. ▀

Plus d'infos sur la Maison de Marthe et Marie sur www.martheetmarie.fr

Claire, volontaire : « Il ne faut pas abandonner mais s'abandonner »

Je suis dans la colocation de Lyon depuis dix mois et je me réjouis profondément de ce que je vis au sein de cette colocation. Quel engagement exigeant et fort ! En accueillant ces personnes en difficultés, nous accueillons le Christ au milieu de nous ainsi que nos pauvretés. Être à la fois une Marthe et une Marie, ce n'est pas toujours évident pour moi, c'est tout un combat de trouver cet équilibre de vie. L'ancrage spirituel est vital pour une colocataire volontaire car nous devons nous porter et apporter à celles qui ont

besoin d'écoute, de conseils, d'exigences, pour mieux avancer. Pour donner, il faut recevoir — ce qui est garanti dans la louange, l'adoration, la prière commune, la messe —, cette formidable expérience humaine me permet d'accueillir ma propre vie comme elle se présente et non comme je me la représente. En accueillant les difficultés des autres, je regarde autrement mes moments d'épreuves et je me dis toujours qu'il ne faut pas abandonner mais s'abandonner...

Une présence auprès des exploitants agricoles

Jean-Marie Doiezie a été ordonné diacre pour le diocèse d'Angers en 2013. Sa profession le conduit à être en lien permanent avec des exploitants agricoles, dont beaucoup sont en grande difficulté. Comment se faire le proche, comment être dans la prévenance, comment ne pas blesser, comment laisser passer la miséricorde de Dieu? Réponse de Jean-Marie.

Jean-Marie, donnez des précisions sur votre travail ?

Je suis salarié dans une association de gestion et de comptabilité. Mon métier consiste à accompagner 50 exploitations agricoles de la région de Cholet. Ce sont des exploitations le plus souvent familiales d'une dimension moyenne avec des productions d'élevage (lait, viande ou volailles). Les revenus en général sont plutôt faibles et ils se dégradent fortement depuis quelques mois.

Très concrètement, mon travail consiste à collecter auprès des exploitants les informations pour établir leurs bilans et à réaliser leurs déclarations fiscales et sociales. J'échange aussi avec eux sur leurs chiffres, afin de les aider à se les approprier et leur permettre ainsi d'être plus à l'aise avec leur banquier par exemple, sur leurs projets (installation, transmission, développement, association avec d'autres) ou encore sur leur manière de fonctionner et de prendre les décisions quand ils travaillent à plusieurs.

Comment conciliez-vous cette activité professionnelle et votre mission de diacre ?

J'aime ce milieu composé de personnes simples, avec un « bon sens » naturel. Depuis plus de trente ans, je suis heureux d'exercer un métier qui me permette d'être à leurs côtés. Mon ministère de diacre m'invite à renforcer mes liens avec eux, et notamment avec ceux qui ont le plus de difficultés. Lors de ma prière du matin, je porte ceux que je vais rencontrer et demande à Dieu de m'aider à être bienveillant et miséricordieux, de m'inspirer des paroles et des attitudes les plus ajustées possibles. La grande proximité avec ces personnes entraîne des échanges qui vont souvent au-delà de la sphère professionnelle. Un peu comme à un médecin de famille, ils me parlent de leurs préoccupations, de leurs difficultés. S'ils n'abordent pas facilement ces aspects plus personnels de leur vie, j'essaie avec le plus de respect et de délicatesse de les rejoindre lorsque des événements douloureux interviennent dans leur vie. Dans ces situations de relation de confiance, je ressens alors comme une responsabilité, une mission pour me mettre à leur écoute, conscient qu'ils me livrent alors quelque chose d'eux-mêmes. Il y a peu de lieux dans lesquels ils peuvent parler en toute liberté et confiance. Dans mes relations de travail, avec l'aide de Dieu, j'essaie d'adapter mon langage à mon interlocuteur; je cherche à me mettre à son

niveau, comme un soignant se penche vers son patient. J'essaie de faire comme Jésus qui va à la rencontre de ses contemporains pour faire un bout de chemin avec eux, les écouter, sans les juger et leur donner une parole de vie.

On ressent chez vous une volonté forte de proximité. Comment vivez-vous avec vos interlocuteurs les situations qu'ils vous décrivent ?

Face aux difficultés économiques actuelles, je me sens très concerné par ce qu'ils vivent. Je ressens dans « mes tripes » leur inquiétude, conscient que je serais moi-même très malheureux dans de telles situations. En réalité, la principale difficulté, c'est la solitude: la solitude familiale parce que beaucoup sont célibataires; ils vivent avec des parents qui exercent parfois une véritable pression psychologique. Et puis la situation économique devient difficile: on a peur d'être celui qui va interrompre la transmission du patrimoine familial, si bien qu'on s'enferme dans un sentiment de culpabilité. S'il est marié, l'exploitant agricole ne veut pas « polluer » son épouse, ses enfants avec les soucis de l'exploitation de sorte qu'il s'isole et se renferme. Il y a aussi les solitudes géographiques: le premier voisin exploitant est à des kilomètres, ou même, s'il y a des voisins, les vieilles querelles restent vivaces. Autant d'éléments qui créent un climat de mal-être. C'est pourquoi, il est très important pour moi de créer un climat de confiance qui permette à chacun de dire ce qui l'habite. Si je les sens très préoccupés, je les invite à me téléphoner pour discuter.

Comment évolue votre action ?

Ma sensibilité à ce milieu agricole, la collaboration avec des assistants sociaux chez certains exploitants en grande précarité et mon ministère de diacre m'ont conduit, il y a trois ans, à rejoindre un groupe « Prévention suicide ». Ce groupe, créé à l'initiative de la Mutualité sociale agricole, a pour objectif de communiquer sur le « risque » suicidaire et de former des bénévoles sur les processus de mal-être qui peuvent conduire au suicide. Mon ministère de diacre me permet d'être encore plus compatissant. Je me sens acteur de la miséricorde de Dieu auprès de ces personnes. ▀